

Première Considération inactuelle

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Fragments posthumes sur l'éternel retour
La Vision dionysiaque du monde
Correspondances avec Malwida von Meysenbug
Le Cas Wagner

FRIEDRICH NIETZSCHE

Première Considération inactuelle

David Strauss
Le sectateur et l'écrivain

Traduit de l'allemand par
LIONEL DUVOY

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL

*Unzeitgemässe Betrachtungen von Dr. Friedrich Nietzsche,
ordentl. Professor der Classischen Philologie an der Universität
Basel. Erstes Stück : David Strauss, der Bekenner
und der Schriftsteller.*

DAVID STRAUSS : LE SECTATEUR
ET L'ÉCRIVAIN

I

L'OPINION publique allemande, semble-t-il, s'interdit presque de parler des effets graves et dramatiques d'une guerre qui, en outre, s'est soldée par une victoire sur l'ennemi : on n'en écoute alors que plus volontiers les écrivains qui ne connaissent pas d'opinion plus importante que celle du public et qui, pour cette raison même, concourent avec zèle à célébrer la guerre et à observer en jubilant le puissant phénomène de son action transformatrice sur la moralité, l'art et la culture. Il faut pourtant le dire : une grande victoire constitue un danger majeur. La nature humaine supporte plus difficilement la victoire que la défaite ; il paraît même plus facile de la remporter, que de l'assumer de telle sorte qu'elle ne devienne pas la source d'une défaite encore plus sérieuse. Et de toutes les conséquences funestes de la dernière guerre menée contre la France, la pire est sans doute cette erreur largement répandue, voire généralisée, de penser que la culture allemande aurait elle aussi remporté la victoire sur le terrain des hostilités, raison pour laquelle il serait juste de la couronner pour ses succès et

Première Considération inactuelle a été publiée pour la première fois en 1873 à Leipzig, par E.W. Fritsch éditeur.

© Editions Allia, Paris, 2009.

ses si prodigieux effets. Cette illusion se révèle être extrêmement néfaste : non parce qu’il s’agit d’une illusion – il existe en effet des erreurs vraiment salutaires et bienfaisantes –, mais parce que celle-ci, désormais, est en mesure de transformer notre victoire en défaite totale : *en défaite, voire en déracinement de l’esprit allemand au profit de “L’Empire Allemand”*.

En considérant même d’abord que ce conflit ait vu s’opposer deux formes de culture, le critère d’évaluation de la culture “victorieuse” serait tout relatif et, sous ce rapport, il ne lui serait pas permis de parader ou de s’autoglorifier. Il faudrait en effet connaître avant tout la valeur de la culture défaite – sans doute bien inférieure –, auquel cas le succès de la culture victorieuse, quand bien même aurait-elle brillé dans ses exploits militaires, n’engendrerait pas nécessairement un triomphe. Deuxièmement, il ne peut être question, selon nous, d’une victoire de la culture allemande, et ce, pour une raison extrêmement simple : la culture française continue à exister comme avant, et nous en sommes encore tributaires. La nôtre n’a pas même contribué aux succès de la guerre. Ce sont plutôt une stricte discipline militaire, la vaillance et l’endurance naturelles, l’excellence des chefs, l’unité et l’obéissance des troupes – en somme, toutes choses n’ayant rien

à voir avec la culture – qui nous ont aidés à remporter la guerre sur des ennemis auxquels manquaient la plupart de ces qualités. On peut toutefois s’étonner que ce que l’on nomme aujourd’hui *Kultur* en Allemagne ait si peu entravé la militarisation requise pour remporter cette victoire, peut-être simplement parce que cette prétendue culture, pour s’être montrée, cette fois-ci, plus complaisante, a dû tirer de la guerre quelque bénéfice pour elle.

Qu’on la laisse croître et se propager, qu’on l’accoutume à cette illusion flatteuse d’avoir remporté la victoire, et cette *Kultur* saura trouver la force, comme je viens de le dire, de déraciner l’esprit allemand – et qui sait si le corps allemand abandonné à lui-même sera encore capable de quoi que ce soit !

Si encore il était possible d’invoquer contre l’ennemi intérieur, contre cette éducation extrêmement douteuse, et en tout cas non nationale – qu’à cause d’un dangereux malentendu l’on nomme aujourd’hui en Allemagne la *Kultur* –, la bravoure inébranlable et tenace que les Allemands ont opposée à la soudaine véhémence pathétique des Français, tout espoir ne serait pas perdu de voir naître une réelle et authentique culture, qui serait l’antithèse d’une telle éducation : car les Allemands n’ont jamais manqué de chefs parmi les plus intelligents et

les plus valeureux – tandis que les Allemands, eux, ont très souvent manqué à leurs chefs. Mais qu’il soit possible de donner à la bravoure allemande cette nouvelle orientation, voilà qui me paraît de plus en plus douteux et, de jour en jour, plus invraisemblable depuis que cette guerre a pris fin : je constate en effet que tout le monde est convaincu qu’il n’est plus besoin de combattre et de faire preuve d’une telle bravoure – bien plus : que l’essentiel a été ordonné aussi joliment que possible et que, de toute façon, tout ce qui est nécessaire a été trouvé et réalisé depuis bien longtemps ; bref, que partout les meilleures graines de la culture ont été semées et ont, par endroits, déjà fraîchement germé et que, çà et là, leur floraison est parfaite. A ce propos, ne règne pas ici que de la satisfaction : je perçois de la gaieté et de l’ivresse. Je pressens cette griserie et ce bonheur dans l’incomparable posture de confiance en soi qui caractérise les journalistes allemands et autres faiseurs de romans, de tragédies, de chansons et de livres d’histoire : voilà assurément une société de gens qui semblent avoir fait le serment de s’emparer des heures de loisir et de digestion de l’homme moderne – c’est-à-dire de ses “moments de culture” – pour lui farcir les oreilles et la bouche de tant de papier imprimé... Depuis la guerre, cette société est

désormais toute joie, dignité et confiance en soi : non seulement elle se sent confirmée et consacrée par de tels “succès de la *Kultur* allemande”, mais quasiment sanctifiée ; elle parle donc avec plus de solennité, se pique de discours au peuple allemand, publie des œuvres complètes façon Classiques, et proclame encore franchement dans les grands journaux qui lui sont dévoués, qu’un membre de son milieu est devenu le nouveau modèle de l’écrivain et du classique de la littérature allemande. On aurait peut-être pu s’attendre à ce que le danger d’un tel *abus de succès* fût connu des érudits allemands, lesquels sont, par définition, plus avisés et mieux instruits ; on aurait pu escompter qu’ils eussent au moins éprouvé le malaise provoqué par semblable spectacle : car, qu’y a-t-il de plus pénible à regarder qu’un être difforme, qui, tel un coq devant un miroir, échange avec son image des regards émerveillés ? Seulement, les milieux instruits laissent volontiers arriver ce qui arrive, et ont suffisamment à faire d’eux-mêmes pour ne pas se charger en plus des soucis de l’esprit allemand.

Du reste, ses membres sont au plus haut point convaincus que leur propre culture est la plus mûre et la plus belle de leur époque, voire de tous les temps, raison pour laquelle ils ne comprennent pas du tout l’inquiétude pour

l'ensemble de la culture allemande, parce qu'ils sont à mille lieues, eux et la multitude de leurs congénères, d'éprouver ce genre de souci. Il n'échappe d'ailleurs pas à l'observateur plus circonspect, surtout quand il est étranger, qu'entre ce que l'Allemand cultivé nomme la culture, et cette *Kultur* triomphaliste des nouveaux classiques allemands, l'opposition n'existe en réalité que sous l'angle de la quantité de savoir : partout où l'on ne remet en question ni la science, ni la connaissance, mais le talent et l'art, partout où la vie devrait rendre témoignage d'une certaine forme de culture, ne règne actuellement que cette unique *Kultur* allemande – et ce serait elle qui aurait triomphé de la France ?

Cette affirmation pourra paraître totalement inconcevable : mais c'est justement en vertu du fait que la science des officiers allemands est plus étendue que celle des Français, que les troupes allemandes sont mieux instruites, que leurs stratégies sont toujours plus subtiles, que tout le monde, Français y compris, admet la supériorité des Allemands. Mais en quel sens peut-on encore prétendre que la culture allemande a remporté la victoire, alors qu'on a cherché à la distinguer de l'éducation allemande ? En aucun : car les qualités morales requises pour une sévère discipline et une

obéissance sans concession, n'ont rien à voir avec la culture ; elles caractérisaient, par exemple, les armées macédoniennes vis-à-vis des troupes grecques, ces dernières étant cependant incomparablement plus civilisées. Ce ne peut être qu'en raison d'un malentendu que l'on parle aujourd'hui d'une victoire de la culture et de la forme allemandes, d'une confusion fondée sur l'abandon, en Allemagne, du concept même de culture.

Ce que signifie le mot culture, c'est avant tout l'unité des styles artistiques dans toutes les manifestations vitales d'un peuple. Beaucoup savoir et avoir beaucoup appris ne sont ni des moyens indispensables, ni des signes de culture : en cas de force majeure, cela s'accorde même parfaitement avec le contraire de la culture, à savoir la barbarie, autrement dit avec l'absence de tout style, ou encore le mélange chaotique de tous les styles.

Pourtant, c'est au sein de ce mélange chaotique de tous les styles que vit aujourd'hui l'Allemand, et la grave question reste entière de savoir comment celui-ci, malgré toute son instruction, peut n'en rien remarquer et se réjouir du fond du cœur de sa culture actuelle. Tout devrait pourtant l'en informer : un seul coup d'œil sur sa garde-robe, une seule visite de sa maison et de sa chambre, une promenade

dans les rues de sa ville, la fréquentation de ses magasins de mode ; même *ses* relations sociales devraient lui faire réaliser d'où proviennent ses manières et ses gestes, et l'inspection de ses établissements consacrés à l'art, les joies du concert, du théâtre et du musée devraient normalement suffire à lui révéler la promiscuité et le mélange grotesque de tous les styles imaginables. L'Allemand entasse autour de lui les figures, les couleurs, les œuvres et les curiosités de tous les temps et de toutes les contrées, et donne ainsi naissance à un moderne bariolage forain, que ses érudits ont à leur tour pour tâche de considérer et de mettre en formule comme "Moderne en soi" – et lui, de rester impassible dans ce tumulte de tous les styles. Avec ce genre de culture – qui n'est jamais que le manque flegmatique de sens culturel – on ne saurait avoir vaincu aucun ennemi, encore moins quand celui-ci possède, comme les Français, une culture authentique et créative – quelle qu'en soit par ailleurs la valeur – à laquelle nous avons jusqu'à maintenant tout emprunté... et encore, la plupart du temps sans talent.

Si nous avons vraiment cessé de les imiter, nous n'aurions pas pour autant remporté la victoire, nous nous serions seulement libérés d'eux : car pour avoir le droit de parler d'une

victoire de la culture allemande, il aurait fallu que nous imposions d'abord à nos ennemis une culture allemande originale. En attendant, soyons bien attentifs au fait que nous dépendons de Paris pour tout ce qui touche aux formes – et qu'il nous est vital d'en dépendre : car la culture allemande originelle n'a jusqu'à maintenant jamais existé.

Nous devrions tous savoir cela au sujet de nous-mêmes – et l'un des rares à s'être permis de le dire aux Allemands en le leur reprochant, confessa publiquement : "Nous autres, Allemands, sommes nés d'hier, disait un jour Goethe à Eckermann, et assurément, depuis un siècle, nous avons bien progressé dans la voie de la culture. Seulement, quelques siècles s'écouleront encore avant que tous nos compatriotes soient suffisamment pénétrés d'esprit et de culture évoluée pour que l'on puisse dire d'eux : il y a longtemps, *ce furent des barbares.*"

2

MAIS s'il est aussi certain que notre vie publique et notre vie privée ne portent nullement la marque d'une culture productive et pleine de style, si, en outre, nos grands artistes ont reconnu, et assument même avec la plus